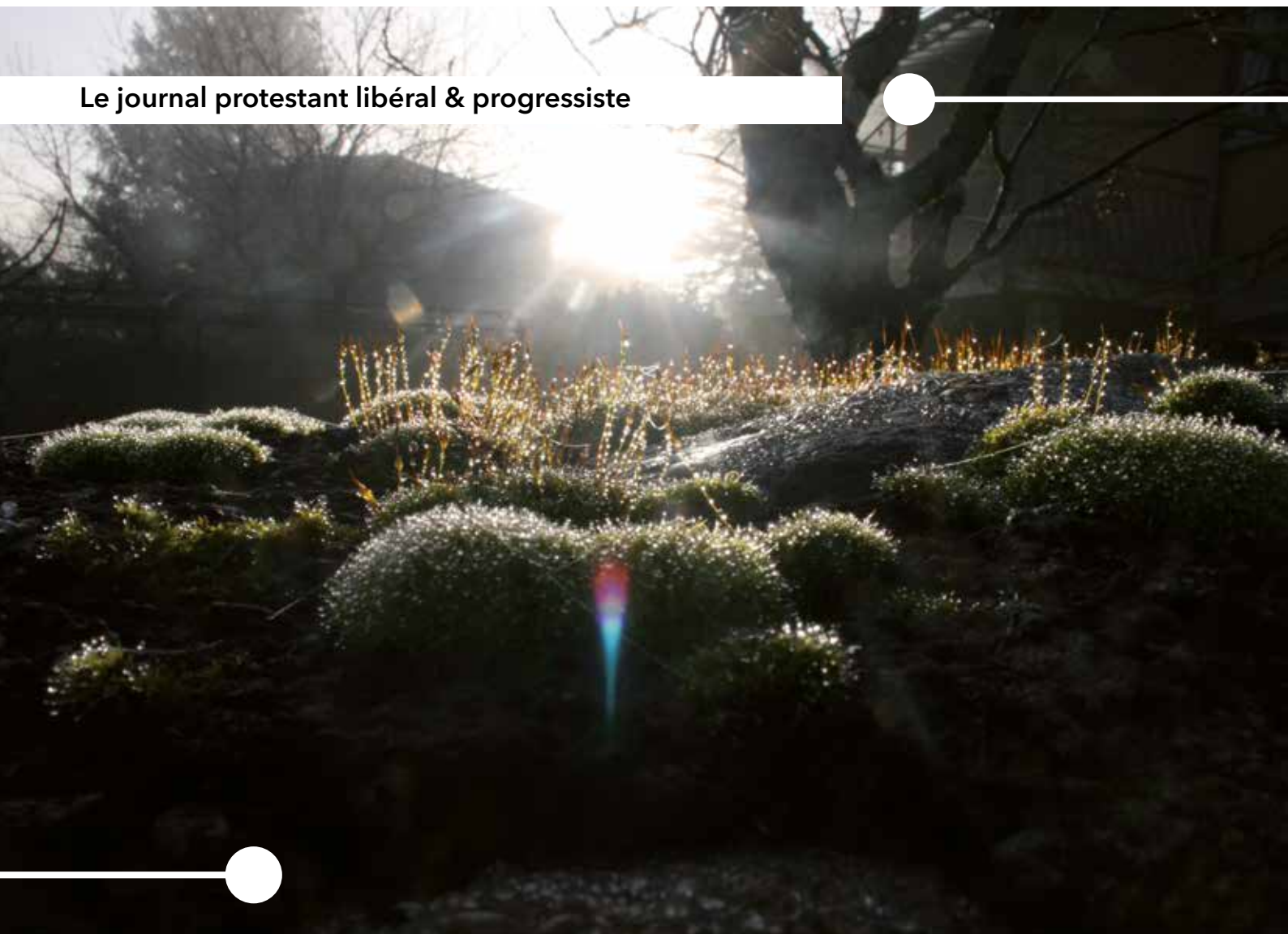




Libre croyant-e

« Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme c'est la liberté d'examen »

Le journal protestant libéral & progressiste



Que faire de l'idée de nature ?

Dans l'esprit qui faisait la force d' **Évangile & liberté**

N° 5 > Juillet 2026

SOMMAIRE

04

IL EST ÉCRIT ET MOI JE VOUS DIS

Ce que prescrit la nature :
un argument tiré par les cheveux

06

VENEZ COMME VOUS ÊTES

Dieu, le nom d'une transcendance
paradoxale

08

DOSSIER

Que faire de l'idée de nature ?

D'OU VIENT CETTE IDÉE ?

Il n'y a pas de nature humaine,
elle ne peut pas être bonne !

14

LA FOI EN ACTES, DES VIEUX MOTS POUR DE NOUVELLES PRATIQUES

Entretien avec l'éditeur Patrick van Dieren :
pour une lecture théologique du monde.

15

QUI DITES-VOUS QUE NOUS SOMMES ?

Les Abeillères : une présence protestante
vivante au cœur des Cévennes

18

19

BAGAGE LIBÉRAL

Emerson : le sublime ordinaire

20

BILLET D'HUMEUR

Ne laissons pas la peur écrire notre avenir

22

NOTRE ASSOCIATION

Agenda et adhésion

- **Journal de l'association** : Union Protestante Libérale & Progressiste
Association sans but lucratif, loi 1901 - Siège : 108 grand rue, 30270, Saint Jean du Gard
- **Directeur de la publication** : Christophe Cousinié
- **Comité de rédaction** : Béatrice Cléro-Mazire (rédactrice en Chef), Sylvie Queval, Pamela Pianezza, Thalès Araújo, Gilles Bourquin, Christophe Cousinié, Sébastien Gengembre, Cyrille Payot, Lilan Seitz.
- **Administration-adhésion-contact** : UPLP@libre-croyant-e.com

ÉDITO

« J'ai le souci de me mettre à l'unisson de la nature, bien plus que de la copier ».

Le peintre Georges Braque décrit avec nuance sa relation à ce qu'on appelle *nature* comme un partenariat entre l'être humain doué de raison et son milieu de vie. Un environnement qui ne se laisserait pas saisir en soi mais qui n'existerait que de façon relationnelle, donc relative.

Du point de vue de l'humain, il n'existe qu'une idée de nature, celle qu'il élabore en tissant son réseau de relations au milieu dans lequel il vit, mais aussi en imaginant les milieux dans lesquels il ne vit pas et qui l'intriguent.

Ainsi, ce qu'on appelle *nature* fait-elle partie de nous en même temps que nous faisons partie d'elle.

Cette position insaisissable de la nature en fait une notion plastique, que nous modelons au gré des besoins de la pensée. De l'idée de création dans la Bible, où Adam le glaiseux doit s'extirper du chaos originel pour devenir humain à l'homme naturel recherchant son originelle nature, en se débarrassant de ce que la civilisation aurait dénaturé en lui, c'est toujours du point de vue humain que se dresse le portrait de la nature. Les idéologies et les institutions, qui utilisent cette idée pour justifier leurs affirmations, oublient souvent de définir ce que c'est que la nature et se servent de cette notion de façon fallacieuse pour justifier leur morale, leur autorité ou leur emprise.

On pourrait reprocher à ce nouveau numéro de Libre-croyant-e de ne pas avoir traité plus directement des questions écologiques dans un dossier consacré à la nature. C'est que l'idée de nature n'est pas la science qu'est l'écologie, et il aurait fallu, souvent, que les sciences qui utilisaient l'idée de nature comme opératrice des mécanismes qu'elles étudiaient, ne soient pas dupes de la fiction qu'elle représente.

Fiction fautive parfois, quand elle est invoquée pour dire comment l'être humain doit vivre selon sa supposée nature. Dame nature n'est pas meilleure qu'une autre, elle a servi durant des siècles les théories les plus conservatrices en sciences, en politique ou encore en théologie.

Sans doute les arts constituent-ils le champ d'action où elle est la plus intéressante car alors elle révèle des vérités qui, comme elle, ne se laissent saisir que de manière symbolique.

La nature serait-elle un art de vivre à l'unisson de notre milieu ? ●



Béatrice Cléro-Mazire

● Pasteur de l'Église protestante unie à l'oratoire du Louvre et rédactrice en chef de Libre-croyant.e

Conception graphique et maquette : Sandrine Galia
Crédits photos des couvertures :
1^{er} - Sylvain Marti - 4^{ème} - DR

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Printteam
510 Rue Etienne Lenoir,
30900 Nîmes

Journal gratuit

Numéro ISSN : 3040-9322

Dépôt légal : Juillet 2026



Sébastien Gengembre

Pasteur de l'Église protestante unie de France à Montpellier et Agglomération

Ce que prescrit la nature : un argument tiré par les cheveux

(1 Co 11,14).

« La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas qu'il est déshonorant pour l'homme de porter des cheveux longs, alors que pour la femme c'est une gloire ? ».

En adressant aux chrétiens de Corinthe cette question rhétorique, Paul exclut qu'il soit possible de répondre par la négative et de s'opposer au prétendu verdict de la nature. Mais de quelle nature s'agit-il ? Comment celle-ci est-elle censée nous instruire ? Et surtout : faut-il que dans ce développement consacré à l'exigence du port du voile (ou, selon certains commentateurs, d'une coiffure leur couvrant la nuque) par les femmes qui prient et prophétisent dans l'assemblée, Paul soit à ce point à court d'arguments pour en venir à invoquer la sacro-sainte nature ?

Quelle nature ?

Il faut d'abord s'entendre sur ce que recouvre ce mot. De toute évidence, il ne peut s'agir de la nature au sens biologique du terme : si les hommes ne sont pas tous égaux face à la calvitie, leurs cheveux sont tout à fait susceptibles de pousser aussi longuement que ceux des femmes. Les hippies et les hard-rockers nous en ont donné suffisamment d'exemples. Il est possible que Paul soit sous influence stoïcienne.

Pour ce courant philosophique, la nature (physis) désigne un ordre rationnel inscrit dans le cosmos, qu'il appartient au sage de reconnaître afin d'y conformer son comportement. Il en irait ainsi d'une certaine « nature des choses », que l'observation et un peu de bon sens permettraient d'identifier. Après quoi, il faudrait être pervers pour ne pas se résoudre à suivre cette nature, promesse de vie harmonieuse.

Dans la tradition juive, l'insensé est plutôt celui qui ne suit pas l'enseignement de la Torah. Paul lui-même a régulièrement recours à la Loi de Moïse dans ses développements, quand ce n'est pas directement à l'enseignement du Seigneur (lequel, fort heureusement, n'a pas laissé de consignes quant à la coupe de cheveux à adopter préférentiellement). S'il se réfère ici à « la nature », serait-ce un signe de son embarras ?

Cheveux longs et idées courtes

Car, disons-le franchement, l'argument est embarrassant. C'est le lot d'à peu près tous les propos tendant à nous faire accroire que telle conduite est

« naturelle », et son envers contre-nature. L'exemple un peu ridicule de la longueur des cheveux l'illustre à merveille : on a vite fait de transformer en nature des choses, en essence atemporelle et universelle, une coutume en réalité située dans l'espace et le temps. Faire un absolu intouchable de ce qui n'a en fait qu'une portée relative, c'est ne pas voir plus loin que le bout de son nez et de ses propres usages. En somme, cette soi-disant nature est profondément culturelle, mais cherche à se faire passer pour autre et plus que cela.

Si l'affaire des cheveux plus ou moins longs peut sembler dérisoire, les conséquences de ce recours à la nature sont néanmoins potentiellement dramatiques. Ainsi quand il en va de la sexualité et de ses prétendues dérives contre-nature (Rm 1,26-27). Le pseudo-argument de la nature permet d'imposer certains comportements et d'en disqualifier, voire d'en criminaliser, d'autres. Il vient également à l'appui de hiérarchies dites elles aussi « naturelles ». Pour le cas qui nous occupe, celle qui voit l'homme dominer sur la femme, une évidence dans



© DR

le monde méditerranéen qui est celui de Paul. La longueur différenciée des cheveux n'est jamais qu'une manière parmi d'autres de rappeler qui a la prééminence, et de l'inscrire sur les corps. S'écarter de la « nature », c'est alors rompre avec « ce qui convient », avec les convenances, et s'exposer au jugement et au déshonneur.

Vers la liberté

Il y a pourtant, dans le corpus paulinien, de véritables percées vers une libération de ces normes sociales, et une égalité, au moins, entre frères et sœurs dans l'Église. Ainsi le célèbre verset : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ. » (Ga 3,28) Mais tout se passe comme si Paul s'empressait de ne pas en tirer toutes les conséquences, par peur, peut-être, d'une forme d'anarchie dans l'Église. Paul l'écrit un peu plus loin :

« Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais un Dieu de paix » (1 Co 14,33). Ce qui est certain, c'est que Paul est un homme d'ordre. Peut-être y avait-il effectivement urgence à remettre de l'ordre chez les chrétiens de Corinthe. Peut-être avaient-ils pris un peu trop de libertés, du moins au goût de Paul. Peut-être redoutait-il la mauvaise impression qu'ils risquaient de donner aux yeux de leurs concitoyens. Et si les Corinthiens se montraient en fait un peu plus conséquents que Paul ? Un peu plus... évangéliques ?

Ordre ou progrès ?

Son rappel à l'ordre appuyé par l'argument de la nature nous rappelle que celui-ci est profondément conservateur : invoquer la nature, le plus souvent, sert les intérêts des puissants, des dominants. Pour que surtout rien ne change, et que les conditions ne s'égalisent pas. La conclusion brutale, autoritaire, du passage est à l'avenant : en Église, on

ne conteste pas ! Ce qui, pour quiconque a une petite idée de la réalité des Églises, ressemble davantage à un vœu pieux, en même temps qu'à un aveu d'impuissance de la part de Paul.

Que faire alors d'un tel texte biblique, si peu convaincant que Paul coupe court à toute discussion ? Assurément pas en tirer une norme à appliquer telle quelle - cela ne devrait d'ailleurs être le cas d'aucun texte biblique. Mais le prendre au sérieux, entrer en dialogue avec lui, reconnaître ses failles et ses limites, et remercier Paul de nous présenter de manière aussi exemplaire ce qu'il ne faut surtout pas faire. C'est aussi de cette façon que la Bible nous enseigne. Et il reste possible de penser Paul contre Paul, le Paul de la liberté en Christ contre celui du maintien de l'ordre. ●

**Olivier Brès**

Pasteur retraité de l'Eglise protestante unie de France. Ancien secrétaire général de la Fédération de l'entraide protestante puis de la Mission populaire évangélique

Dieu, le nom d'une transcendance paradoxale

Dans le dernier numéro de *Libre croyant-e*, Sébastien Gengembre revient sur une question posée aux rencontres de Sète 2025, « Faut-il en finir avec Dieu ? ». Faut-il cesser de faire usage du nom de Dieu ?

Le constat du malaise de certains d'entre nous à utiliser le mot « Dieu » est tout à fait juste. Il survient alors même que nous sommes profondément convaincus de l'intérêt d'une méditation et d'une interprétation de la Bible, alors même que nous avons expérimenté une relation à une dimension de l'existence qui nous dépasse, alors même que nous sommes reconnaissants de la dimension communautaire offerte par les Églises et de la pertinence des engagements sociaux qu'elle permet.

Mais la prise de distance d'avec une lecture littéraliste de la Bible, le questionnement sur les ressorts psychologiques et sociologiques de nos expériences spirituelles, un regard critique sur les travers des discours et des pratiques ecclésiastiques, et enfin la nécessité de prendre la mesure des apports des sciences et de les articuler à notre réflexion théologique, tout cela peut nous conduire à évacuer la figure d'un Dieu personnel, agissant souverainement sur la réalité, garantissant un salut individuel et collectif. Et

donc nous questionner sur l'usage même du mot « Dieu » pour l'ambiguïté de ce qu'il évoque.

Cependant, la proposition de Sébastien Gengembre de considérer Dieu comme « une créature d'encre et de papier, de salive et de souffle », « un petit mot qui circule et virevolte dans nos paroles, dans nos théologies, et jusque dans nos prières » me semble trop évanescence, inconsistante, même si ce petit mot est aussi « où placer toutes les raisons d'aimer, d'espérer, de faire confiance ».

Ma question est celle de la transcendance, de la consistance d'une transcendance que nous pouvons nommer Dieu éventuellement, ou que le mot Dieu peut habiter. Il ne s'agit pas simplement de savoir ce qui nous permet de jouer avec les mots, mais de connaître, de reconnaître ce qui nous oblige, ce qui appelle de notre part un acte de dépendance acceptée.

C'est en essayant d'articuler trois dimensions de l'existence théologique que je voudrais avancer une proposition. Ces dimensions fondatrices

sont pour moi : l'expérience spirituelle, l'interprétation de la Bible, et le rapport à la réalité. Chacune doit demander aux deux autres une forme de vérification ou en tout cas de critique. L'expérience comme émotion doit être passée au crible des sciences sociales mais aussi de la critique des illusions religieuses par la Bible, l'interprétation de la Bible doit être abordée dans une démarche qui rejoint l'expérience du lecteur et affronte les contraintes de la scientificité. Le rapport à la réalité doit s'ouvrir à la mémoire biblique mais aussi à l'inattendu des expériences spirituelles.

Envers qui, quoi, suis-je aujourd'hui, sommes-nous aujourd'hui, obligés de reconnaître notre dépendance ? La réalité et la raison nous obligent à reconnaître notre dépendance envers le vivant (pour utiliser un vocable contemporain). Nous avons cru que le vivant dépendait de nous, était soumis à notre pouvoir. Nous découvrons que notre avenir dépend de la manière dont nous accepterons d'y trouver place, de ne pas en être les maîtres. Ce vivant



© Pixabay

nous procure des expériences spirituelles, encore faut-il que nous les vivions comme un don et non comme une offre de domination. Et nous appartenons sans discontinuité à ce vivant - que la Bible appelle création - qui « soupire » comme nous à sa délivrance. Mais la dépendance est aussi une dimension que je lis dans la Bible. Et dans la figure, la personne de Jésus. Une dépendance radicale puisqu'elle va jusqu'à l'acceptation de la mort. Une dépendance qui est le nom que devrait recouvrir le mot « agapé », un amour qui n'est en rien possessif mais reconnaissance de notre besoin des autres et du vivant. Une dépendance acceptée qui ne dénie pas les contraintes et la violence du monde, mais permet d'y faire naître de nouveaux liens. Enfin nos expériences spirituelles que nous croyons sou-

vent nous mettre en relation avec plus fort, plus grand, plus puissant que nous, et nous permettre d'en tirer une augmentation de nos capacités, nous invitent plutôt à découvrir la fragilité de nos existences partagée avec le vivant, et à susciter des engagements de service. Dire que la transcendance à reconnaître serait le vivant dont nous faisons partie, dont nous acceptons de dépendre, serait-il alors simplement une immanence déterministe, une forme de matérialisme ou un spinozisme qui confond nature et Dieu ? Je ne le pense pas dans la mesure où la dépendance reconnue et acceptée est aussi la condition de l'exercice d'une liberté possible, le premier pas vers le renouvellement des liens qui nous sont nécessaires, le départ d'une aventure que la mort même ne peut arrêter.

Alors Dieu ? La Bible dit qu'il a voulu dépendre de nous dans la personne de Jésus. À la suite de Jésus nous acceptons de dépendre du vivant et des humains qui en font partie. Nous revendiquons cette folie et ce scandale dans un monde de domination et de rationalité. Nous nous retrouvons avec d'autres dans cette conscience de notre dépendance et de notre fragilité. Nous avons confiance dans les effets inattendus de l'agapé, qui relève et suscite le nouveau.

Dieu est le nom qu'il nous arrivera d'utiliser, pour marquer notre dépendance, mais nous savons qu'il dépend de nous. ●

Que faire de l'idée de nature ?



Jean-Pierre Cléro
Philosophe

Les expériences de Boyle sur des pompes à air et la fabrication de vides ne semblent pas, à première vue, avoir la moindre incidence sur la croyance en Dieu et le comportement religieux et pourtant, ils se changent l'un l'autre.

Il faut, pour comprendre ce changement et en apercevoir la portée, saisir à quel point la physique du XVII^e siècle, celle de Galilée et de ses successeurs, rompt avec la physique d'Aristote. Aristote distinguait les mouvements naturels des corps des mouvements violents auxquels ils sont soumis. Toute intervention humaine sur la nature peut en perturber la physique. Or, par ses lunettes, ses microscopes, ses télescopes, ses pompes à air, la nouvelle physique, celle que nous référons désormais à l'âge classique, devient radicalement interventionniste sur les choses du monde et sur les phénomènes ; à tel point qu'on a parfois pu croire qu'elle n'était en quête que d'un caractère spectaculaire ; en effet, on n'obtient pas un

La nature : un filtre de trop ?

.....

vide spontanément ; jamais la nature n'en fabrique par elle-même dans notre environnement. Il faut le provoquer.

En réalité, la physique instrumentée du XVII^e siècle, celle qui n'accède plus à ses objets que par des instruments, est devenue une tout autre affaire. Mais précisément, cette nature qui ne se livre jamais que brusquée et violente, que par des biais qui apparaissent accidentés, ne devient-elle pas un vis-vis inutile ?

Si la physique consiste à ordonner des phénomènes et à montrer que cet ordre s'effectue selon des sortes de règles ou de lois, ces lois fussent-elles approximatives et seulement probables, si l'on peut se demander comment elles s'articulent entre elles et à supposer qu'on veuille écrire ces articulations, quel besoin y a-t-il d'attribuer ces lois et leurs articulations à une nature ?

Dans sa *Libre Enquête sur la notion vulgaire de nature* (1686), Boyle propose une solution radicale : celle de ne plus jamais recourir dans les explications de physique mathématique et expérimentale à la notion de *nature* en l'abandonnant totalement à

l'opinion vulgaire. N'est-ce pas perdre son temps que de chercher à savoir ce que c'est que la nature pour en déterminer les lois ? Et ne vaudrait-il pas mieux faire l'inverse : trouver et établir les lois des phénomènes naturels et peut-être se risquer à dire quelque chose qui vaille, sinon sur la nature, du moins sur l'organisation des phénomènes créés par Dieu ?

Comprenons bien ce geste qui, en dépit de la radicalité de sa portée, laquelle est nouvelle, n'est pas aussi nouveau qu'il en a l'air. C'est un problème qui s'est posé dès la première moitié du XVII^e siècle à Descartes, puis, un peu plus tard à Pascal. Descartes remarque en effet, dans son *Traité du monde* (1632) et dans ses *Principes de philosophie* (1644) - qui nous découvrent sa physique -, que trop de termes dont les significations sont voisines se chevauchent sans raison (nature, monde, univers). Pascal allait sans doute plus loin dans sa lettre à Le Pailleur (février 1648) où il prend pour méthode de ne pas encombrer le savoir par des recherches prétendument premières et fondamentales alors qu'elles

ne constituent jamais que des obstacles à des savoirs que l'on peut réellement conquérir. Au fond, c'est *a fortiori* que Boyle suggère qu'on ne doit pas s'encombrer de la notion de *nature* en physique.

Du coup, la physique devient une sorte de dialogue entre Dieu, créateur du monde, et l'entendement du physicien qui cherche la syntaxe de ce discours, sans l'attribuer, comme Galilée le faisait encore, à une nature. Cette façon de penser la physique mène très loin, tant dans la méthode scientifique que sur le terrain religieux.

Le dialogue dont le physicien recherche la syntaxe ne requiert pas la fixité en soi qu'exige la position d'une nature. Dans cette dyade évolutive qui se forme entre Dieu et le physicien, les lois peuvent être, jusqu'à un certain point, approximatives ; la seule nécessité qu'elles requièrent est plutôt celle d'une marge de manœuvre ou un emplissement aléatoire entre deux extrêmes. Cette approximation est déclarée de méthode dès l'exergue de *Libre Enquête sur la notion vulgaire de nature* lorsque Boyle met son ouvrage sous le signe de Galien, le grand médecin de l'Antiquité (131-201 après JC), qu'il cite en ces termes : « On doit oser approcher la vérité ; car, même si nous ne pouvons pas la saisir <grasp> entièrement, il nous est toutefois possible de nous rapprocher <to get closer> d'elle de plus près que nous ne le sommes présentement ». *La Libre Enquête*, montrait ainsi comment procédait la nouvelle physique pour assimiler les ruptures de régularité dans les lois d'abord obtenues ; le pro-

cédé valait aussi pour le traitement des miracles qui étaient moins considérés comme des brèches exceptionnelles censées se produire dans la régulation créée par un Dieu qui voulait, en rompant la régularité, montrer sa force, que comme des événements encore mal déchiffrés par celui qui voulait les décoder et qui aurait mieux fait et ferait mieux de substituer une loi plus forte à une loi trop faible. Ce qui revient à retirer tout surnaturel au miracle, comme il a été reproché à Boyle ; ce reproche se trouve, sans qu'il prononce le nom de Boyle, chez J.S. Mill dans ses *Essais religieux*.

Les brèches sont le signe d'un monde fragile, cassable, mais aussi flexible, de toute façon changeant. La dyade que Dieu forme avec l'homme, intime l'idée d'une providence, relativement ployable et favorable à l'homme et à son bonheur ; elle sera défendue bien au-delà de la mort de Boyle (en 1692) dans les *Conférences* qui, longtemps encore, porteront son nom et défendront les droits d'un théisme jusqu'aux XVIII^e voire XIX^e siècles.

Boyle souligne que « nature » est bien l'équivalent de « physis » en grec, mais que ce mot n'a pas d'équivalent en hébreu ; langue qui, dans sa structure même, rend impossible la représentation de Dieu en images. Le monothéisme n'a décidément pas besoin de la *nature*.

En 1913, Valéry écrivait que « les lois naturelles du genre XVII^e siècle, par contraste avec les idées actuelles de grands nombres et de moyennes, représentaient les phénomènes



© Sylvain Marti

comme produits par des machines expressément faites pour amener ces résultats rigoureux, constants » (*Cahiers*, II, 838). Et il ajoutait, une trentaine d'années plus tard, en 1942, réfléchissant sur la physique du XX^e siècle : « la nature n'observe plus les règles du jeu » (II, 911). Si admiratifs soyons-nous de ses *Cahiers* dont chaque remarque est un trait de lumière, nous pourrions nous demander, en suggérant les exemples d'Archimède, de Pascal et de Boyle, s'il y a jamais eu, sinon dans la tête de quelques Newtoniens puis celle de Kantiens, une nature pour observer les règles du jeu, et si les auteurs du XVII^e siècle ont tous ignoré qu'ils fabriquaient eux-mêmes les machines qu'ils prêtaient à la nature. ●



Sylvie Queval

Philosophe, agrégée de philosophie et maîtresse de conférences honoraire en philosophie de l'éducation à l'université de Lille

La nature, voie spirituelle et loi morale Chez Emerson

Ralph Waldo Emerson est né en 1803 dans une famille de Nouvelle Angleterre, où l'on était pasteur de père en fils depuis des générations. C'est donc tout naturellement qu'il devint pasteur de l'église unitarienne qui se démarque alors du puritanisme calviniste des pères fondateurs et de la piété évangélique du « grand réveil » qui valorise l'enthousiasme et l'émotion.



L'étang de Walden,
« la pompe et la chaleur des forêts en octobre »

En idéaliste, Emerson conçoit le paysage comme une construction de l'esprit, « l'œil est le plus grand des artistes » écrit-il⁴, c'est lui qui agence les différents objets singuliers en un tout harmonieux. C'est pourquoi le paysage a toujours « la couleur de l'esprit » et c'est aussi pourquoi chacun se retrouve lui-même dans le paysage. Emerson revient tout au long de sa vie sur les correspondances qu'il découvre entre l'homme et le paysage mais il souligne aussi que « ce que nous étudions dans la nature, c'est l'homme. Seul l'homme nous intéresse... car la nature n'est qu'un miroir qui renvoie un immense reflet de l'homme... le monde et l'homme se répondent en parfaite unité, qui confère de l'intérêt à l'étude de la nature ⁵ ». L'opuscule de 1858, *La Vie à la campagne* dont sont extraites ces lignes, est un hymne à la nature que l'homme sait élaborer en paysage. Contempler un paysage est donc une expérience spirituelle, c'est une rencontre avec Dieu et « la conversation avec la nature est un devoir religieux » ⁶.

L'Unitarisme soutient que Dieu nous a donné la raison pour que nous en fassions usage. R. Picon définit l'esprit unitarien comme « une reconquête du sujet restitué dans ses capacités d'action, de pensée, de piété »¹. Emerson conduit à leur extrême ces principes et finit par démissionner de son ministère où il se trouve contraint par trop de ritualisme, de formalisme. Pour vivre sa foi pleinement, il sort de l'institution en 1832. C'est dans la nature qu'il rencontre Dieu.

La nature comme expérience spirituelle

« Le plus noble ministère de la nature est d'incarner Dieu. Elle est l'instrument par lequel l'esprit universel parle à l'individu et s'efforce de le ramener à lui » ² écrit Emerson, en 1836, dans son premier ouvrage publié, *Nature*. Chaque page de cet opuscule revient sur cette idée que « tout phénomène naturel est le symbole de quelque phénomène spirituel »³. La notion de paysage va alors prendre une importance majeure.



© Wikipedia

Tombe d'Emerson à Concord (Massachusetts)

La nature comme expérience morale

C'est aussi une expérience morale. Emerson est contemporain du développement du machinisme en Nouvelle Angleterre, il sait reconnaître les bénéfices que sa génération tire de l'invention du télégraphe ou de la photographie et admet en 1870 que « les cinquante dernières années pèsent autant que les cinquante siècles qui ont précédé »⁷. Ce constat le conduit toutefois à des considérations pessimistes, c'est que « le progrès moral n'a pas avancé de conserve avec le pouvoir matériel »⁸, nous avons oublié le plaisir du paysage. Emerson est un critique sévère du monde moderne où la machine détruit le machiniste, où la quantité de bois à vendre

importe plus que « la pompe et la splendeur » des forêts au mois d'octobre.

On⁹ a pu faire d'Emerson un des premiers penseurs de l'écologie, son élève et ami Henri David Thoreau emploie ce néologisme dans une lettre de 1858, avant que le biologiste E. Heckel ne crée officiellement le mot en 1866. En 1833, lors d'un voyage en Europe, Emerson visite le Jardin des Plantes à Paris, c'est pour lui un véritable choc, il y découvre la prodigalité de la nature et veut devenir naturaliste. Avant les travaux de Darwin, il perçoit l'intrication de toutes les formes vivantes au point d'écrire dans son journal « je ressens le mille-pattes en moi, le caïman, la carpe, l'aigle et le renard. Je suis ému par ces sympathies étranges »¹⁰. Dès

lors, au plaisir de la marche dans la nature qu'il a toujours vanté, il adjoint celui de se savoir parcelle de l'univers, maillon d'un tout organique. Dans l'essai *La Vie à la campagne*, Emerson consacre un long paragraphe à décrire la symbiose exemplaire que vit l'Indien avec la forêt où il vit ; il décrit les mille ressources que l'Indien tire de cette forêt pour se vêtir, se guérir, se nourrir, se diriger, ressources qu'ignore l'Américain. Toute l'œuvre d'Emerson est un plaidoyer pour une vie simple comme celle de l'Indien car « la sagesse est de voir le miraculeux dans le banal ». Son ami Thoreau met en pratique cette exigence de simplicité en s'installant dans une cabane dans les bois au bord de l'étang de sa propriété. Il y rédige *Walden*, récit de son séjour et aujourd'hui considéré comme un des écrits fondateurs de la pensée écologiste. Emerson meurt en 1882. Il aura pu connaître avant sa mort John Muir (1838-1914) qui lui vouait une grande admiration. John Muir est un pionnier de la défense de l'environnement et est à l'initiative de la création du parc naturel de la vallée de Yosemite. Emerson est inhumé au cimetière très bucolique de Concord selon son vœu. ●

1 R. Picon, *Emerson, Le Sublime ordinaire*, 2015 p. 56

2 « The noblest ministry of nature is to stand as **the apparition of God**. It is the organ through which the universal spirit speaks to the individual, and strives to lead back the individual to it. » *Nature*, ch. 7.

3 *Nature*, ch.4 édition Allia p. 32

4 Ibid. ch 3, p.19

5 *La Vie à la campagne*, Fédérop, p. 68

6 Ibid. p. 65

7 *Les Travaux et les Jours in Société et Solitude*, Ed° Payot & Rivages, p. 14

8 Ibid. p. 153

9 Par exemple Mathieu Blesson, *Aux origines du transcendantalisme américain : un autre regard sur l'écologie d'aujourd'hui*

10 Cité par R. Picon, op. cit. P.102

11 Op. cit. p.49

12 « The invariable mark of wisdom is to see the miraculous in the common » *Nature*, ch. VIII



Gilles Bourquin

Docteur en théologie,
pasteur de l'Église réformée
en Suisse et spécialiste
de la spiritualité protestante.

Ancien journaliste et
rédacteur en chef de la
presse protestante romande

La nature humaine entre biologie et théologie

.....

des faits naturels ainsi que sur leur intentionnalité. Cela ne signifie pas que les horizons de pensée théologiques et scientifiques sont incompatibles, mais qu'ils déploient des registres distincts d'analyse du donné naturel.

Un cas exemplaire

Un phénomène significatif permet en premier lieu d'illustrer ces écarts : la naissance d'un enfant humain. Du point de vue de la théologie, il s'agit de l'irruption dans le monde d'un être radicalement nouveau et unique, perçu comme un don de Dieu et en ce sens exogène au monde, dont la nature tout-à-fait singulière se caractérise par sa personne, sa conscience et sa responsabilité. La naissance, la mort et la transcendance individuelle sont symbolisées par le rituel liturgique du baptême. La théologie oriente ainsi la notion de nature humaine en la recentrant sur celle de l'esprit humain, lieu de l'autodétermination de l'homme.

Du point de vue des sciences biologiques, tout autrement, cette naissance est liée au fait très général que le développement des embryons des mammifères, dont Homo sapiens fait partie, se déroule en grande partie à l'intérieur du placenta des femelles et non dans des œufs externes. Plus généralement encore, des géniteurs à leurs progénitures,

la vie biologique se transmet de façon ininterrompue au travers de la fusion des cellules gamètes contenant le matériel génétique véhiculé au travers d'innombrables générations. La conservation évolutive de ce génome est donc nettement plus significative biologiquement que la finitude de l'existence des individus (dont cet enfant) ayant transmis sexuellement leur patrimoine génétique.

Continuités et discontinuités

On l'aura perçu, là où la théologie accentue la discontinuité et l'hétérogénéité des personnes humaines au travers de leur ascendance théologique - à l'image de Dieu - la biologie inscrit la naissance des individus dans des séquences évolutives continues, sans nier l'important brassage génétique opéré à chaque génération par la reproduction sexuée qui augmente considérablement la différenciation des individus. Ensuite, cette transmission génétique se double, déjà de façon inchoative dans le monde animal puis de façon très marquée dans le monde humain, d'une transmission culturelle qui impacte à un tel point la destinée des humains que son effet reflue largement sur l'évolution biologique de l'espèce humaine. Selon la continuité de l'histoire, la « nature » humaine

La notion de nature est à double titre ambiguë. D'abord, dans ses définitions antiques, elle désigne souvent les caractéristiques de tout ce qui existe, la nature du réel, tandis que dans son usage moderne, elle désigne couramment le monde naturel par opposition au monde humain. Ensuite, la notion de nature prend une tournure toute différente selon la discipline à partir de laquelle on la définit. Cet article traite des conceptions théologiques et scientifiques de la nature, que (presque) tout semble opposer.

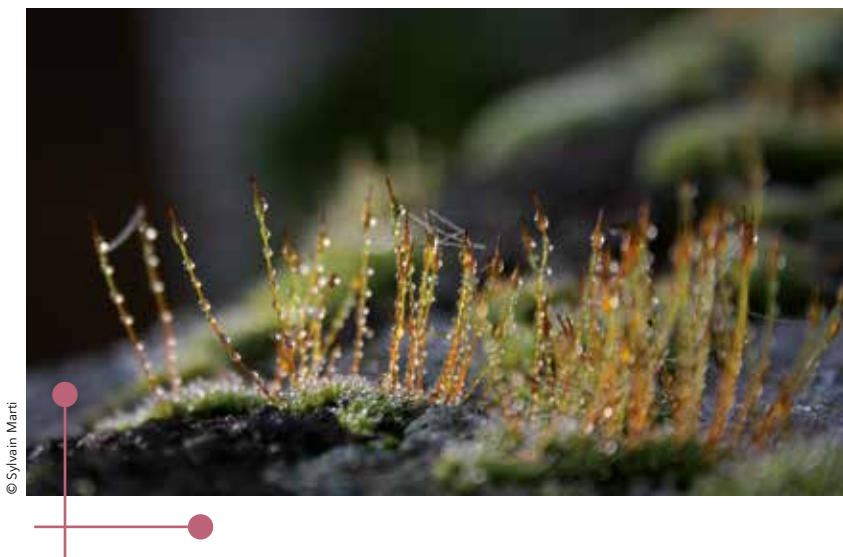
La théologie judéo-chrétienne et les sciences modernes s'accordent sur le fait que la nature du monde est temporelle, de sorte que les événements cosmiques se succèdent en formant une histoire suivie. Cependant, ces deux lectures du réel ne s'entendent sur la manière de penser ni les causes, ni le début, ni le déroulement, ni la fin, ni l'orientation générale de cette chronologie de l'univers, de la Terre, de la vie et de l'humain. Les enjeux se cristallisent autour de la continuité ou de la discontinuité

évolue à la fois biologiquement et culturellement, en revanche, chaque être humain est doté d'une capacité à décider en partie librement de ses valeurs et de son orientation de vie. Cet idéal d'autonomie de l'esprit individuel a cependant été surévalué, avec l'oubli qu'à peu près tout ce que réalisent les humains découle de leurs contraintes biologiques : l'agriculture, l'élevage, les transports, l'habitat, l'habillement, la médecine, la sexualité, la reproduction, la famille, la formation dans ces domaines, etc., sans oublier que la pensée est une production du cerveau biologique.

Neurologie et psychologie

Dans leur ensemble, les facultés mentales animales et humaines – perception, émotion, réflexion, conscience, volonté, etc. – posent un défi majeur aux sciences de la nature, dont la méthode consiste à décrire la réalité uniquement au travers de causes à effet dénuées d'intentions. Est-il possible, scientifiquement, d'expliquer la conscience humaine à partir de l'étude du cerveau ? En d'autres termes, le soi fait-il partie des propriétés biologiques de la matière observable ? Même si l'on admet qu'à chaque phénomène psychique correspond un phénomène neurologique, ce qui est la thèse des neurosciences, ne faut-il pas reconnaître une différence fondamentale de « nature » entre le cerveau et l'esprit ?

À l'heure de l'intelligence artificielle, la thèse de l'« animal machine » de Descartes réfutée avec vigueur par les biologistes refait surface avec la question de l'« homme machine » ou de la « machine



homme ». Ce qui semblait résolument se tenir du côté de l'esprit – le sens esthétique, philosophique, religieux, etc. – semble pouvoir être au moins partiellement reconduit à des formes d'algorithmes logiques.

Causalité et intention

Selon la conception scientifique moderne, l'origine de l'homme doit être expliquée sans recourir à aucune cause intentionnelle et avec une tolérance minimale de discontinuités. Dès lors, si chaque fois que la recherche scientifique est en butte à la difficulté d'expliquer une étape évolutive – comme l'apparition de la vie – l'on recourt à une intervention divine comme le veulent les tenants des créationnismes, c'est la pertinence de l'ensemble de la théorisation scientifique qui est remise en cause.

Selon cette vision scientifique, l'histoire cosmique a généré de cause à effet un nombre limité de particules puis une centaine d'atomes différents, puis des milliers de molécules et enfin des millions d'espèces biologiques. Selon cette logique évolutionniste, le ha-

sard des combinaisons produit une diversité croissante d'objets, de sorte que l'être humain est une espèce parmi d'autres sur une planète parmi d'autres dans une galaxie parmi d'autres. Selon toute probabilité, la vie existe ailleurs dans l'univers, et des acides aminés ont été repérés dans des nuages interstellaires et sur certaines comètes.

La théologie, quant à elle, même si l'on récuse la possibilité de discerner des intentionalités divines localisées dans l'histoire de l'univers, tend à orienter le développement cosmique à partir d'une intention créatrice et en vue d'une destination finale de toute chose, qui se caractérise par une maximisation du degré de ressemblance créateur/création jusqu'à son aboutissement en l'homme. Dès lors, tandis que la conception scientifique décentre l'espèce humaine à un endroit quelconque de l'espace-temps, la conception théologique tend à recentrer chaque personne humaine au cœur de l'intentionnalité divine. ●

.....

**Sylvie Queval**

Philosophe, agrégée de philosophie et maîtresse de conférences honoraire en philosophie de l'éducation à l'université de Lille

Il n'y a pas de nature humaine, elle ne peut donc pas être bonne !



Il est des idées fausses qui ont la vie longue. Ainsi cette affirmation partout répétée que d'après J.J. Rousseau, l'homme serait bon par nature. Rousseau n'a jamais dit cela pour au moins deux raisons qu'il explicite clairement dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Lisons le : « Les philosophes qui ont examiné les fondements de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature... Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart de douter que l'état de nature eût existé¹ ». Pour Rousseau, l'idée de nature est une fiction méthodologique obtenue par l'abstraction de tout ce que l'homme doit à la vie en société. Il faut donc d'abord dire que la nature humaine n'existe pas et n'a sans doute jamais existé.

On peut ensuite examiner ce qui demeure quand on vide l'idée d'homme de tout ce qui est social. La réponse de Rousseau est très claire, il reste « la faculté de se perfectionner » que Rousseau appelle aussi « la perfectibilité ». C'est elle qui fait « éclore avec les siècles, les lumières et les



© Sylvain Marti

erreurs, les vices et les vertus ». Les catégories de bien et de mal sont des catégories morales qui n'ont aucun sens hors d'un contexte social et Rousseau est, on ne peut plus explicite dans un supposé état de nature, « les hommes n'ayant entre eux aucune relation morale... ne pouvaient être ni bons ni méchants ». CQFD

L'homme naturel (dont on rappelle qu'il n'existe pas) serait, comme l'enfant à la naissance, dans un état d'innocence pré-morale.

C'est probablement ce terme d'innocence qui est à l'origine du contre-sens répandu sur

la pensée de Rousseau car nous entendons spontanément « innocent » dans le sens de « non coupable » donc « non mauvais » donc « bon ». Rousseau dit certes qu'on ne doit pas conclure que « pour n'avoir aucune idée de bonté, l'homme soit naturellement méchant » mais qu'il ne soit pas méchant, ne veut pas dire qu'il est bon et Rousseau y insiste : « les sauvages ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons ».

Ni bon ni mauvais par nature, l'homme devient l'un ou l'autre selon le contexte social dans lequel il grandit. ●

Entretien avec l'éditeur Patrick van Dieren : Pour une lecture théologique du monde



Béatrice Cléro-Mazire

Pasteur de l'Église protestante unie à l'Oratoire du Louvre

BCM - Comment en es-tu venu à éditer de la théologie et particulièrement de la théologie libérale ?

PvD - Entreprenant des études d'administration de spectacle au départ, convaincu que la culture pouvait avoir une place dans une réflexion sur le monde, j'ai dirigé les publications de l'Opéra de Bruxelles pendant trois ans ; puis je suis venu à Paris et j'ai travaillé pour d'autres éditeurs, principalement autour du théâtre. Ayant toujours eu un intérêt particulier pour la théologie, grâce à un professeur de catéchisme jésuite qui donnait à lire du Calvin et du Luther. La famille paternelle venant de ce côté-là, et parce que j'étais manifestement un peu rebelle à certaines choses tenant à l'autorité de l'église, il m'avait dit : « lis ces choses-là et on en discute ». Suite à ces discussions, il m'a présenté à Léon Rocteur qui a longtemps été le pasteur de la Chapelle royale à Bruxelles... Et le tour était joué... Par des hasards de rencontres, notamment autour de l'Oratoire avec le pasteur Pierre-Yves Ruff, nous sommes dits que ce ne serait pas mal de lancer une revue libérale et ça a été *Théolib*.

André Gounelle a participé à la revue et a aidé à rééditer

le *Dynamisme* créateur qui était paru dans la revue ETR quelques années auparavant. J'étais convaincu, et je reste convaincu, qu'une lecture théologique du monde peut aussi servir à le redresser, surtout dans la situation dans laquelle nous sommes socialement et politiquement.

Quand je dis « lecture théologique » du monde, je ne dis pas : « publication de théologie systématique », même si elle est indispensable. C'est d'ailleurs la raison de la publication des trois volumes d'André Gounelle : *Parler du Christ, Parler de Dieu, Penser la foi*, qui sont un peu conçus comme une dogmatique libérale structurée et accessible.

BCM - Tu as travaillé pour la revue *Évangile et Liberté* pendant près de 20 ans : comment avez-vous participé à cette autre revue ?

PvD - Quand Laurent Gagnebin a proposé au pasteur Mazel qui dirigeait *Évangile et Liberté* de prendre le relais, nous avons commencé l'aventure, Laurent Gagnebin et Raphaël Picon prenant conjointement la direction du Journal. La revue a connu un nouveau souffle à ce moment-là. Puis, comme libéraux, nous nous sommes sans doute un peu installés dans une routine sans

nous poser vraiment la question : Qu'est-ce qu'on a à dire et comment on le dit ?

Quand on édite, *edictare*, *donner dehors*, il faut savoir à qui, sur quel ton tu veux le dire, comment faire pour être entendu, surtout dans un monde de *buzz* permanent. Il faut se souvenir que le *buzz* en anglais est un bourdonnement hautement désagréable... curieux que tant de gens veulent en « faire » aujourd'hui...

BCM - Le libéralisme théologique a erré ces dernières années dans un débat qui visait à démontrer que parler à tous était : soit abaisser le niveau d'exigence du propos théologique et proposer des discours faciles, soit rejeter tout ce que la théologie classique avait proposé jusque-là, comme si tout contenu dogmatique en théologie devait être oublié au profit d'une spiritualité vague ou d'un sentiment religieux uniquement personnel. Comment, d'après toi, parle-t-on à tous en théologie ?

PvD - Le libéralisme n'est pas du tout né sur une position de rejet théologique ou académique, il est né sur une question d'étude critique.



©DR

Patrick van Dieren

Quand il y avait en face de la théologie scolastique catholique des auteurs protestants qui connaissaient très bien tout l'appareil théologique et philosophique, comme par exemple Schleiermacher (dont *l'Introduction aux Dialogues de Platon* est encore utilisée aujourd'hui dans les lycées allemands), et que de tels auteurs disaient qu'il faut étudier historiquement et critiquement les textes bibliques comme on l'a fait pour tout le corpus des textes antiques, là, on dépoussiérait vraiment les lectures théologiques classiques, trop enfermées entre coutumes et dogmes. Au XX^e siècle, on a eu la chance d'avoir les barthiens en face, parce qu'il y avait là quelque chose de radicalement opposé au libéralisme mais qui était magnifiquement construit. Cela obligeait le libéralisme à une rigueur intellectuelle salutaire.

Aujourd'hui la méthode historico-critique est intégrée dans les études théologiques de quasiment (insistons sur le « quasiment »...) toutes les

églises protestantes, et en face, on a plus de discours dogmatique extrêmement bien construit, mais un discours qui tire les ficelles de l'émotion.

Dans le monde qui est le nôtre, : injuste, violent et fragmenté, il faudrait que le libéralisme retrouve une manière de proposer une bonne pédagogie du doute. Non pas pour ajouter à l'errance qui touche notre monde, mais pour apprendre à *questionner* les choses.

BCM - La recherche théologique a du mal à trouver sa place, son langage et sa pertinence. Soit elle est menée par des spécialistes qui parlent à leurs pairs selon les règles de l'académisme, soit elle se déploie en église et se base souvent sur le vécu et l'émotion personnelle de chacun sans vraiment élaborer une pensée pour aujourd'hui. Comment faire de la théologie avec toutes et tous en permettant à ces différents points de vue de se rencontrer de façon fructueuse ?

PvD - C'était la question de Raphaël Picon quand il m'a proposé de publier son petit livre *Tous Théologiens*. C'est en partie dans cette ligne que j'ai lancé la nouvelle collection intitulée Braises. Je demande à des auteurs qui sont habitués à écrire selon les règles de l'université d'écrire pour un public curieux mais non spécialiste. Il faut donc retirer les notes de bas de page et être plus direct et engagé ; c'est un exercice qui, au bout du compte les intéresse beaucoup mais ne va pas de soi. Pour être un peu pertinent en théologie, il faudrait pouvoir avancer dans la réflexion sans chercher à répondre à une question ou un problème particulier, mais plutôt en avançant comme un explorateur. Mais je n'ai pas vraiment de solution pour réinventer aujourd'hui une théologie libérale qui s'adresse à tout le monde.

BCM - Dans ton travail d'éditeur, tu fais le choix de rééditer des textes anciens, quel sens accordes-tu à ce travail dans ton édition de textes théologiques ?

PvD - À partir du moment où le processus d'élaboration théologique se perd dans la mémoire chrétienne, il est utile de revenir en arrière pour le retrouver. Car nous sommes héritiers d'auteurs qui ont élaboré une pensée qui contient des repères indispensables. C'est comme si en philosophie, nous n'avions plus la mémoire de Kant ou de Spinoza. C'est ce que le gouvernement de « droite plus que poussée » de l'Italie est en train d'essayer de faire : plus de Spinoza au lycée classique. Cela devrait

nous alarmer... Outre la nécessité de reconnaître l'utilité de ces pensées, nous avons un devoir éthique et une responsabilité par rapport à ce que nous avons devant nous.

BCM - Une responsabilité politique donc.

PvD - Politique et éthique, oui. Et je trouve qu'on n'est pas très courageux.

BCM - Certains lieux d'église, certaines prédications essaient d'avoir ce courage, mais le militantisme a tendance à raidir les lignes et, comme le libéralisme est plutôt dans une attitude questionnante, avec la prise au sérieux d'un doute raisonnable, on touche vite la limite entre un propos complexe et un propos simpliste. La difficulté d'être affirmatif sans devenir simpliste empêche le libéralisme d'être tout-à-fait militant.

PvD - En effet, mais on peut déjà dire ce qui est inacceptable : la xénophobie, les discours de haine et toutes ces pensées contraires au message chrétien. J'ai le projet de publier dans deux numéros de la collection *Braises* un livre d'un psychanalyste argentin, Jorge Alemán, sur les « Ultra droites ». Ce qui l'intéresse est de savoir ce qui fait qu'à un certain moment, un être humain décide de déléguer tout ce qui va régir sa vie citoyenne à des gens dont le seul et unique programme est l'exclusion de l'autre et la violence.

BCM - Puisque nous abordons les questionnements de l'âme humaine, comment la part de mysticisme, d'onirisme et

de poésie de la pensée religieuse trouve sa place dans la théologie libérale ? Est-ce qu'on peut faire de la théologie aujourd'hui, sous cet angle ?

PvD - C'est vraiment une des directions dans laquelle je voudrais aller. On peut semer chez le lecteur, des éléments qui pourront leur permettre d'avoir une lecture théologique du monde. J'ai, par exemple, demandé à Stéphane Bataillon, qui est poète en plus d'être journaliste au journal *La Croix*, s'il accepterait d'écrire un numéro de *Braises* sur une théologie et poétique. Je pense qu'il n'y a pas qu'une seule façon de lire de la théologie et nous ne serions – je dirais « heureusement », car cela friserait avec le fondamentalisme – même pas capables déterminer cette manière.

BCM - Il y a quelque chose, dans la foi, qui résiste à toute rationalité communicable. Quelque chose dont on ne rend pas compte. Et pour lequel on ne trouve pas de langage. Nous avons en théologie à changer de pratique, là où nous avons un langage théologique qui guidait la foi, il nous faudrait trouver ce qui peut rendre compte de cette expérience intime de la foi de chacun.

PvD - C'est pourquoi je crois vraiment à la mystique et à la poétique pour cela. Denis Guénoun (homme de lettres et de théâtre) a récemment soutenu une thèse de théologie à l'Université de Genève. Elle paraîtra en livre en septembre sous le titre : *Tu*, avec pour sous-titre « Sur la possi-

bilité de la prière ». Il y explore la question de savoir qui de celui qui prie ou de Dieu interpelle l'autre en premier.

En 2027, je publierai un livre collectif de théologies « contextuelles », de contextes sociaux et géopolitiques très divers, sous le titre *Des théologie radicalement engagées*. Ce volume, sous la direction de Graham McGeogh et Luis Martínez Andrade, reprend les travaux de plusieurs théologiens présentés dans le cadre du programme DARE (Discernement et engagement radical) du World Council of Mission.

Ces deux livres délimitent assez bien le cadre dans lequel je veux situer mon travail.

Garder les yeux ouverts sur notre monde tel qu'il est, tant au travers du travail des sciences humaines et sociales que de la création artistique contemporaine, dans le but de pouvoir ensuite théologiquement s'y engager radicalement. Et à l'autre pôle, écouter le silence intérieur, comme le firent des générations de mystiques (on ne naît pas entre Rhin et Flandres sans séquelles).

L'engagement et le silence sont sans doute difficiles à tenir dans le monde tel qu'il est et cela peut paraître contradictoire... Mais, je pense qu'ils sont complémentaires et c'est ce qui m'anime dans le projet de cette maison depuis plus de trente ans. ●



**Équipe
projet des
Abeillères**

Les Abeillères : une présence protestante vivante au cœur des Cévennes

À Saint-Jean-du-Gard, au cœur des Cévennes, Les Abeillères renaissent aujourd'hui autour d'un projet spirituel, culturel et humain profondément enraciné dans l'histoire protestante cévenole.

Le nom du lieu vient de l'expression cévenole « *Anan Abelha* », qui signifiait autrefois : « allons rassembler les moutons ». Une signification presque prophétique pour ce lieu qui, depuis des générations, semble avoir gardé cette vocation de rassemblement, d'accueil et de lien. Hier dédié aux troupeaux, le site entend aujourd'hui rassembler des femmes et des hommes en quête de sens, de paix, de spiritualité ou simplement de respiration.

L'histoire des Abeillères traverse le temps. Depuis plus d'un siècle, ce mas cévenol accueille différentes présences spirituelles : les Frères Moraves, les sœurs de Pomeyrol, puis la Fraternité des Abeillères. Chacune de ces étapes a laissé une empreinte forte, faite de prière, de travail, de silence, d'hospitalité et de vie communautaire. Situé à proximité du Musée du Désert, le lieu s'inscrit naturellement dans cette mémoire vivante de la Réforme, profondément liée à l'histoire des Cévennes, à la liberté de conscience et à la résistance spirituelle.

Mais le projet porté aujourd'hui regarde résolument vers l'avenir. Les Abeillères proposent



©epuiff St Jean du Gard

une manière contemporaine et ouverte d'habiter la foi chrétienne. Le projet assume pleinement son identité protestante tout en développant une approche progressiste, fondée sur le dialogue, l'accueil inconditionnel, la responsabilité individuelle et l'attention portée aux réalités humaines, sociales et écologiques de notre époque.

Ici, la foi ne se vit pas dans le retrait du monde mais dans sa rencontre. Les Abeillères défendent l'idée d'une Église en résonance avec les fragilités et les aspirations contemporaines. Une Église qui écoute avant de parler, qui accueille

avant de juger et qui considère la diversité humaine comme une richesse. Une présence chrétienne vivante, accessible et profondément incarnée dans le quotidien.

Dans une société marquée par l'isolement, la perte de sens, le stress permanent et la déconnexion au vivant, Les Abeillères souhaitent devenir un espace de respiration et de reconnexion à l'essentiel. Le lieu lui-même y invite : un mas cévenol entouré de 34 hectares de nature préservée, traversé par une rivière et enveloppé par le silence et la beauté des paysages cévenols.



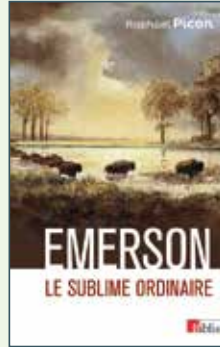
Le projet entend articuler spiritualité, culture, écologie, transmission, enseignement, formation et engagement humain. Rencontres, temps de ressourcement, activités culturelles, accueil de groupes, réflexion autour des enjeux contemporains, dialogue entre foi et société : Les Abeillères veulent devenir un lieu vivant, ouvert et utile au territoire comme à celles et ceux qui le traversent.

Ici, l'Évangile se traduit avant tout par des actes : accueillir, relier, transmettre, prendre soin et permettre à chacun de retrouver une place, un souffle et une espérance. Le projet porte la conviction qu'une spiritualité authentique peut contribuer à réparer du lien humain et à réconcilier les personnes avec elles-mêmes, avec les autres, avec la nature et, pour ceux qui le souhaitent, avec Dieu.

Les Abeillères entrent aujourd'hui dans une phase importante de leur développement et de leur réouverture. Chacune et chacun peut soutenir la réalisation de ce projet et participer à la naissance d'un lieu d'accueil, de paix, de transmission et d'espérance au cœur des Cévennes. Soutenir Les Abeillères, c'est contribuer à faire vivre une présence protestante ouverte, fraternelle et profondément ancrée dans les enjeux du monde contemporain. ●

Emerson, le sublime ordinaire

Raphaël Picon



• **Raphaël Picon**
CNRS Editions, 2015

Dernier ouvrage publié par R. Picon, qui fut rédacteur en chef de la revue *Évangile & Liberté*, cette biographie intellectuelle du philosophe américain Ralph Waldo Emerson (1803-1882) porte un sous-titre pour le moins paradoxal à première lecture, *Le Sublime ordinaire*. Cette expression concentre toute la nouveauté et l'originalité de celui qui fut l'inventeur de « l'intellectuel américain », cet homme pensant qui « prend au sérieux l'ordinaire de la vie quotidienne¹ », qui « embrasse le commun, explore et vénère le familier et le modeste² » et pour qui « les bois et les rivières deviennent les nouvelles bibliothèques³ » parce qu'il y découvre une métaphore de l'âme.

L'ouvrage de R. Picon propose l'histoire d'une vie singulière qui ne se comprend que dans l'histoire houleuse des États-Unis d'Amérique. C'est avec la simplicité qui convient à Emerson, que R. Picon expose la vie de celui qui fut pasteur, naturaliste, conférencier, poète, militant abolitionniste, défenseur de la cause des femmes...

Cet essai témoigne d'une empathie réelle pour cet homme toujours en rupture avec toute forme de conformisme et de dogmatisme, toujours épris de liberté.

1/ Introduction, p.13 - 2/ P. 131 - 3/ P. 129

LES PHOTOGRAPHIES QUI ACCOMPAGNENT VOTRE LECTURE

Installé à Saint-Jean-du-Gard depuis 2023, Sylvain Marti découvre la photographie comme un prolongement de son cheminement personnel. Membre de l'association **EVEN - La Culture comme lien**, il participe à différents ateliers artistiques qui nourrissent son regard et l'encouragent à exprimer sa sensibilité.

Amoureux des paysages cévenols, il trouve dans les forêts et les rivières un espace de contemplation et d'apaisement. Ses longues promenades solitaires lui apprennent à ralentir, à observer et à accueillir la nature telle qu'elle se donne.

La série présentée dans ce numéro est née d'un matin d'hiver, dans le brouillard. Attiré par un tapis de mousses couvertes de rosée et traversées de fins fils d'araignée, il passe près de deux heures à en explorer les formes et la lumière. Les photographies, réalisées sans retouche, cherchent à restituer la beauté discrète de cet instant.

Pour S. Marti, la photographie est avant tout une invitation à regarder autrement, à se laisser surprendre par la lumière et à redécouvrir l'extraordinaire qui se cache dans les détails les plus simples.



Christophe Cousinié

Pasteur de l'Église protestante unie dans les Cévennes, secrétaire général de l'Union Protestante Libérale & Progressiste

Ne laissons pas la peur écrire notre avenir

Nos Républiques successives ont toujours connu des mouvements portant l'idéologie de l'ordre moral. L'Union protestante libérale et progressiste refuse cette dérive. Elle se tient résolument à l'opposé de ce mouvement néo-réactionnaire et entend le dire sans ambiguïté.

C'est le sens de la déclaration qui suit.

Nous constatons que, depuis plusieurs décennies, et particulièrement lors des dernières élections, les scores de l'extrême droite, sous les noms du Front puis du Rassemblement National, lui permettent de se rapprocher toujours plus dangereusement d'une victoire électorale et idéologique.

Face à cette progression, nous rappelons que des voix se sont toujours élevées pour protester contre cette dérive de l'Esprit français. Nous affirmons également que d'autres voix n'ont cessé d'appeler à la confiance et à l'espérance, quand le parti des fausses réponses poursuivait son objectif d'enfermement des esprits dans leurs peurs et leurs angoisses.

Nous reconnaissons que l'erreur collective aura sans doute été de ne pas avoir su analyser, définir et combattre la véritable cause dont l'extrême droite n'est que la conséquence. Nous affirmons que l'idéologie de l'argent, et l'égoïsme de principe qui l'accompagne, ont progressivement fragilisé les systèmes

de valeurs plaçant l'humain au centre des préoccupations politiques, sociales, philosophiques, écologiques et économiques.

Nous rappelons que les urnes et la légitimité démocratique qu'elles confèrent imposent de respecter le choix des électeurs, sans pour autant l'approuver moralement. Nous réaffirmons que la démocratie est l'ensemble des femmes et des hommes qui se gouvernent eux-mêmes en vue du plus grand bien possible de chacune et de chacun.

Nous affirmons que les valeurs de l'Évangile ne sont pas celles qui excluent, distinguent ou sont injustes. Nous rappelons qu'au-delà des arguments et des raisonnements, c'est aussi par une conscience éclairée et une foi exigeante que nous discernons le bien et le mal, et que nous sommes appelés à suivre l'un et à éviter l'autre.

Nous reconnaissons que certaines dérives n'ont pas été évitées, mais nous affirmons que demeure intacte la capacité de discerner un idéal fondé sur le bien, le vrai, le juste et le beau. Nous affirmons que la conscience, cette voix de Dieu en nous, et ce sanctuaire inviolable, appelle chacun à la lucidité, à sortir des peurs qui enferment et des fausses réponses aux vraies questions.

Nous réaffirmons notre foi en la liberté, et en une humanité fondée sur l'adelphité, sans frontières de nationalité, de croyance ou de religion.

Les succès électoraux de l'extrême droite ne relèvent plus de l'exception. Élection après élection, ils s'inscrivent dans le paysage politique français et s'accompagnent d'une transformation des pratiques, des discours et de la manière d'exercer le pouvoir. Ce qui pouvait apparaître naguère comme une rupture tend à devenir une forme de normalité.

À Carcassonne, la scène est révélatrice. À peine élu, le nouveau maire se met en scène devant les photographes pour signer son premier arrêté anti-mendicité. Un geste théâtral, soigneusement orchestré, directement inspiré des codes trumpiens : exhiber la signature comme un symbole d'autorité, transformer l'acte administratif en démonstration de pouvoir.

Cette « trumpisation » de la vie politique n'est plus une simple formule. Elle s'installe, elle s'ancre, elle se banalise. Et elle pourrait, demain, nous conduire à élire à la tête de l'État non pas un président au teint orangé mais un jeune premier aux idées rances.

Nous affirmons que l'avenir n'est pas écrit d'avance. Il ne sera pas la conséquence fatale des événements passés et présents, mais le fruit de notre engagement collectif. Face aux choix politiques, économiques et sociaux à venir et aux idées néo-réactionnaires qui souvent les portent, elle appelle à la vigilance, à la résistance et au témoignage : d'autres voies sont possibles, d'autres visions doivent continuer de s'ouvrir.

Nous appelons chacune et chacun à croire, à espérer et à œuvrer au bien commun. À apprendre ensemble à faire le bien, unis malgré les divergences, dans un esprit de liberté, de responsabilité et de fraternité.

Enfin, nous affirmons notre conviction profonde : même dans les heures les plus sombres, la lumière demeure. Et elle revient toujours après les ténèbres. ●



Abonnez-vous !!!

La revue **Lire et Dire** est née en Suisse en 1989, en lien avec la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Le Comité de rédaction mixte et international réunit des pasteurs, des biblistes et des théologiens de tradition luthéro-réformée.

Chaque trimestre, la revue présente quatre études exégétiques conçues pour alimenter la prédication et stimuler l'imagination homilétique. L'abonnement donne accès à de nombreux articles en ligne. Ces articles – plus de 600 à ce jour – peuvent également être achetés hors abonnement pour un prix modique.

L'intérêt suscité par la revue est venu confirmer la pertinence et l'utilité de la démarche proposée. Lire et Dire est distribué aujourd'hui – en format papier ou électronique – dans une vingtaine de pays : de la Belgique à la Polynésie française, d'Italie au Canada, de France et de Suisse au Congo, des Pays-Bas au Cameroun, etc.

Rendez-vous sur www.lire-et-dire.ch pour découvrir l'étendue de notre offre, voir nos différentes formules d'abonnements ou vous procurer nos articles !

■ Suivez-nous sur Facebook : <https://www.facebook.com/lire.et.dire/>



ÉTUDES
EXÉGÉTIQUES
EN VUE
DE LA PRÉDICATION

Année 2026

www.lire-et-dire.ch

Lire et Dire n° 147 (2026/1)

Exode 3,16–22 ; Matthieu 6,9b ;
Marc 3,1–6 ; Actes des Apôtres 28,1–10.

décembre 2025

Lire et Dire n° 148 (2026/2)

Un numéro préparé par une équipe genevoise.

Psaume 138,3 ; Ézéchiel 43,1–12 ;
Marc 8,27 – 9,1 ; 1 Pierre 2,11–17.

MARS 2026

Lire et Dire n° 149 (2026/3)

Un numéro préparé par une équipe vaudoise.

Quatre textes bibliques en regard
de quatre chansons françaises :

Luc 6,20–26 ; Genèse 2 – 3 ; Psaume 14 ; 1 Corinthiens 1.

juin 2026

Lire et Dire n° 150 (2026/4)

« L'universel et le particulier ».

Lévitique 19,33–34 ; Amos 9,7–15 ;
Marc 7,1–15 ; Romains 9 – 11.

septembre 2026

Abonnements

Suisse en ligne :
CHF 45.– par année ou
CHF 78.– pour deux ans

Suisse papier :
CHF 30.– par année ou
CHF 50.– pour deux ans

Autres pays en ligne :
€ 42 par année ou
€ 74 pour deux ans

Autres pays papier :
€ 30 par année ou
€ 50 pour deux ans



Revue Lire et Dire
Chemin de Bellevue 6
CH – 1110 Morges (Suisse)
revue@lire-et-dire.ch



©réation graphique : Sandrine Gallia et A.C.cousinié

Stéphen Baghdiguian
Michel Barlow
Sophie Bismut
Jean-Pierre Cavalié
Blandine Chélini-Pont
Béatrice Cléro-Mazire
Jean-François Corty
Christophe Cousinié
Emmanuel Delannoy
François Dermange

avec :

Philippe Kabongo M'Baya
Martin Kopp
Christophe Montoya
Mathias Quoy
Sylvie Queval
Débats animés par
Christian Apothéloz



■ Contact /
inscriptions :

Jean-Claude MARTIN
tél. 06 62 47 12 95
martinsjctm@gmail.com

<https://libre-croyant-e.com>



ASSEMBLÉE DU DÉSERT 2026
MIALET – 6 SEPTEMBRE 2026

Musée du Désert

VENEZ NOUS RENDRE VISITE
SUR NOTRE STAND !





DÉCOUVREZ LE NUMÉRO SPÉCIAL
ASSEMBLÉE DU DÉSERT 2026
DE NOTRE JOURNAL **LIBRE-CROYANT.E**

UN LIEU D'HISTOIRE, DE MÉMOIRE ET D'ESPÉRANCE

NOUS SERONS HEUREUX DE VOUS ACCUEILLIR !

*Libre-croyant.e, est le journal de l'association Union Protestante Libérale & Progressiste.
En adhérant à l'association, vous recevrez quatre numéros par an.
L'ensemble des articles du site internet sera en accès libre et gratuit.*

Pour continuer à faire vivre ce protestantisme auquel nous tenons et commencer cette nouvelle aventure, nous comptons sur vous toutes et tous.

	ADHÉSION	À renvoyer à l'adresse du siège social
UNION PROTESTANTE LIBÉRALE & PROGRESSISTE Association à but non lucratif, loi 1901 Siège : 108 grand rue, 30270 Saint Jean du Gard secretaire-general-e@libre-croyant-e.com		<i>Vous pouvez obtenir les statuts de l'association sur simple demande</i>
Nom : Prénom : Adresse postale : Adresse mail : N° de tél (facultatif) : Profession : Engagement ecclésial :		
☐ Adhésion (10€) ☐ Soutien : € Par chèque à l'ordre de UPLP Par virement (en indiquant nom, adresse et mail) : IBAN FR76 1027 8079 6500 0208 4880 264 BIC CMCIFR2A Via le web : sur www.libre-croyant-e.com ou directement en flaschant le QR code (Adhésion et paiement) :		
Signature :		



Libre croyant-e



pour T.FRAENKEL

*Le profil du silence en rêve c'est un oeil.
Heureux les arbres qui n'ont pas de profil
pour cacher en lui ainsi que nous faisons ;
Ils sont toujours entiers,
immenses, toujours de face,
Des matins et des soirs triomphent à leurs front.
Heureux les arbres, ils dorment seuls
Parmi leurs fleurs, leurs feuilles et leurs fruits,
Et dans le vent quand c'est l'hiver, dans le givre.*

*Les arbres accessibles, démesurés,
Dans le déroulement de saisons jamais mortes,
Dans le vent et la sève,
La lenteur, l'air et l'eau.
Le profil du silence en rêve c'est un oeil
Qui ne connaîtra pas la consolation.*



Léna Leclercq, dans :
« Pomme endormie ». 1961